

# Signes cliniques

DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE  
DILICOM 3010955600100  
ISBN 978-2-37177-502-2  
ISSN 2417-7954

© 2012 Christine Jeanney & éditions publie.net

PRÉPARATION ÉDITORIALE  
Jean-Yves Fick

COUVERTURE & MISE EN PAGES  
Roxane Lecomte

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> trimestre 2017

© papier+epub, marque déposée  
des éditions publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.  
Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans  
surcoût.

Christine Jeanney

# Signes cliniques







Statistiques :  
une femme  
sur sept.

Je suis une  
femme sur sept.

Je suis arrivée  
là parce qu'il a  
bien fallu.



C'est une question de volonté qui s'est perdue, ne peut plus s'exercer, une question de dépossession, de marge rétrécie d'un coup, l'obligation de se tenir en un lieu et un seul, d'y limiter son corps, de constater que son esprit s'y tient, là, clos, et que le reste, paysage extérieur, passants, informations, s'est mué en entité virtuelle, non pas effacé ou perdu ni formellement inaccessible, mais comme retenu derrière une paroi vitrée, sons amortis, gestes déformés au point de les rendre inconsistants, distants, et peut-être même incompréhensibles.

Ça se passe dans une chambre, derrière une fenêtre immense qui s'étale d'un mur à l'autre et de la hauteur de mes hanches jusqu'au plafond. Je m'appuie contre les glissières d'aluminium pour regarder dehors, mais elles me gênent. Quelle idée d'ailleurs de s'appuyer ici, les repères ont changé. La chambre n'est pas hostile. « Impersonnelle » serait le mot, encore que je ne sache pas dans quel sens le prendre : soit cette chambre ne s'adresse à personne, soit on y est personne une fois à l'intérieur. Pas hostile, inquiétante, peut-être inamicale. Et ironique l'« inhospitalière » compte tenu de l'emplacement.

C'est une question de lieu qui pourrait sembler vaste, mais ne l'est pas, car engoncé, serré de carreaux répétés et

redites dupliquées, l'infini pour cacher l'étroitesse. Autour de cette chambre, d'autres et d'autres encore, des couloirs, des salles et l'odeur spécifique qu'elles diffusent. Les murs sûrement la secrètent continuellement.

C'est une question d'angle de vue. Vue de l'autre côté de la vitre, vue d'en bas, depuis le parking, une mer verticale solide s'élève, absolument rectiligne et parfaitement découpée de cases interchangeables. Les ombres des nuages, le feuillage des bouleaux se reproduisent symétriquement sur la façade, chaque carré renvoyant à un espace attendu et lisse sans le détail absurde qu'on cherche au jeu des différences. Les ombres glissent, les cases échangent leurs reflets, et l'on voudrait

tourner dans toutes les directions, haut, bas, gauche, droite, qu'on se retrouverait toujours au milieu d'un pan lisse, revenu au point de départ. C'est une question de repérage.

Voir depuis dehors le bâtiment n'est pas tenable. On peut marcher, lever la tête et montrer du doigt un étage, on s'illusionne, le fixe a fui. Être avalé ou évacué est la seule chose qui compte. Ça tasse le reste en particules insignifiantes, comme celles qui volent au-dessus des pelouses, étamines suspendues et stériles, car rien ne pousse par ici. Les troncs placés régulièrement sur le bitume servent à éteindre les tiges des cigarettes. On peut rester longtemps dehors à regarder, le présent ne vient pas.

L'étage où je me trouve, le 3<sup>e</sup>, n'est qu'approximatif. Pas assez bas pour s'arrimer au sol, pas assez haut pour surplomber le reste. Un étage bâtard qui ne sait pas trancher, un indécis préférant la moyenne placide, un faible. C'est une question de courage.

Mon esprit se ramasse depuis qu'il est à l'intérieur. Limité dans ses décisions, limité dans ses déplacements. C'est une question de limites.

Réduite dans cette chambre, la même qu'une autre, qu'une autre encore, je suis posée dans le reflet du reflet d'une pièce que je n'ai pas imaginée.

Comme elle est petite, l'immédiat se mesure immédiatement : à gauche un fauteuil, une table ; au fond à droite, un rétrécissement et deux portes, salle de bain et couloir ; la table roulante pour les repas ; un chevet avec tiroir, téléphone, sonnette, télécommande. Et au centre le lit, dernier cité parce qu'évident, fusionné avec moi. Nous sommes tous deux soudés au centre de la pièce. Là où je suis il est, même lorsque je me lève, car j'en suis capable. Debout, il reste intégré à mon dos sans qu'on le remarque, son hologramme flotte, parallèle au linoléum.

À moins que ce ne soit moi. Des gens entrent, sortent, me prennent le bras, me saluent, déposent des choses, me questionnent, mon hologramme répond Hier,

Le mois dernier, Monsieur H, Merci, en s'arrangeant pour que les réponses concordent, pendant que, dans une forêt à l'est mon vrai corps marche avec persévérance, cela explique le flottement, la distance inconstante située entre menton et cou, et la sensation d'être un crâne piqué au bout d'un manche télescopique.

À moins que ce ne soit eux. Des hologrammes de silhouettes humaines avancent dans des chaussures confortables, à l'intérieur de leur poche un stylo et sur le revers de celle-ci un badge aux lettres tapées à la machine. Ils poussent des chariots (ou ce qui semble l'être, peut-être des images de chariots scannés), en sortent des contenants, bouteilles, compresses, tubes et bassines en forme de cacahuètes géantes,

couleur de métal ou de papier mâché. Ils se déplacent assortis de paroles reconstituées générées aléatoirement par un ordinateur central. Ça pourrait fonctionner. C'est une question de technique.

L'hologramme de moi s'allonge sur l'hologramme de lit. Ils se fondent l'un dans l'autre puis durcissent, puisque nous sommes réels. Je peux choisir. C'est une question de choix. Choisir de regarder par la fenêtre la ville, la fumée qui s'élève ponctuellement ou la télévision toujours en marche, tête inclinée à cause de l'angle du socle fixé au mur. Ou bien fixer mes pieds sous le drap de coton pour lire le sigle C.H.R. Ou ne rien regarder du tout, laisser mes yeux cesser de voir et attendre. Le temps n'est pas le même

ici. Soixante secondes ne font pas une minute, soixante minutes ne font rien d'identifiable, le découpage du temps ne découpe pas.

Regarder droit devant, se reposer le cou. Depuis combien de jours combien de temps mes épaules rigides se serrent plus qu'il ne faut l'une contre l'autre. Trop hautes, comme tirées par deux élastiques qu'on aurait fixés à mes omoplates. L'étonnement parfois brutal – les épaules, c'est là qu'elles devraient être ? – avant qu'elles ne remontent automatiquement.

Regarder droit devant. Sur le mur, justement, une marine de Dufy, la reconnaître comme un visage ami, un humain à saluer au pays des machines, Ça fait longtemps,

qu'est-ce que tu deviens. Ses triangles colorés, la cambrure de ses voiles aplatie sous le verre. Le cadre blanc utile pour éviter que la désolation déborde, ce que fait un rebord de ciment pour contenir les feuilles en décomposition d'une piscine qu'on aurait négligée trop longtemps. Ni mer, ni ciel à l'intérieur. Une marine desséchée. Quelqu'un devrait entrer, la sceller sur un clou, la laquer, la cacheter sous vitrage, le sort que l'on réserve aux papillons morts. J'aimais Dufy, pourtant. Je l'aime normalement. C'est une question de normalité. Regarder droit devant, c'est simple. Dans l'alignement, mes pieds nus sous des draps en pleine journée, pâles, pas de sable ou de sandales autour, mes pieds qui disent mon corps cru, mes pieds aseptisés d'avoir marché sur le sol

synthétique. C'est une question de contagion, d'ensevelissement.



L'infirmière entre dans la chambre. Elle brise l'instant, casse le fouillis et réordonne. Ça crée un appel d'air. Elle déverse sa cohérence dans un halo de mouvements sûrs. Les murs en changent de couleur. Elle guide et enchaîne ce qui doit l'être, l'imparable du stéthoscope, de la tension, de la température, et les conseils pour l'utilisation du produit jaune, savonner tout le corps y compris les cheveux, enfiler la chemise ensuite sans se tromper, il faut mettre les attaches derrière, mais seulement demain, à jeun et elle repart.